

IAIN
LEVISON

Un voisin
trop discret



« Triste Amérique,
drôle de Levison »

Le Point



Pour que Jim, chauffeur Uber de soixante ans, voie la vie du bon côté, que faudrait-il ? Une petite cure d'antidépresseurs ? Non, c'est plus grave, docteur. De l'argent ? Jim en a suffisamment. Au fond, ce qu'il veut, c'est qu'on lui fiche la paix dans ce monde déglingué. Et avoir affaire le moins possible à son prochain, voire pas du tout. Alors, quand sa nouvelle voisine, flanquée d'un mari militaire et d'un fils de quatre ans, lui adresse la parole, un grain de sable se glisse dans les rouages bien huilés de sa vie solitaire et monotone. De quoi faire exploser son quota de relations sociales... En entremêlant les destins de ses personnages dans un roman plein de surprises, Levison donne le meilleur de lui-même, et nous livre sa vision du monde, drôle et désabusée.

Iain Levison, né en Écosse en 1963, arrive aux États-Unis en 1971. À la fin de son parcours universitaire, il exerce pendant dix ans différents métiers, sources d'inspiration de son récit autobiographique *Tribulations d'un précaire*. Il rencontre un succès immédiat en France dès la publication de son premier roman, *Un petit boulot*, et des suivants, critiques drôles et cinglantes de la société américaine. Trois sont déjà adaptés au cinéma (*Un petit boulot*, *Arrêtez-moi là!* et *Une canaille et demie*).

« Un roman décapant où pas une ligne n'est en trop. » *Le Figaro Magazine*

« Une tragi-comédie de haute voltige. » *Paris Match*

Iain Levison

Un voisin trop discret

*Traduit de l'anglais
par Fanchita Gonzalez Battle*

LIANA LEVI  *piccolo*

Le médecin jette le dossier sur sa table, dit bonjour à Jim d'un signe de tête et s'assoit lourdement dans son fauteuil qui s'incline instantanément. Il est jeune, rasé de près et professionnel, il porte une alliance, et Jim se demande si sa femme est aussi ennuyeuse que lui. Jim vient chez le médecin depuis trois ans et ne l'a jamais vu sourire ni plaisanter, ni indiquer d'une manière quelconque qu'il a une vie hors de son cabinet. Il n'y a pas de photos de famille dans son bureau, rien que deux planches d'anatomie en taille réelle du corps humain, l'une montrant les organes et l'autre le squelette. Avant sa première visite Jim s'est renseigné sur Internet et a trouvé une photo du médecin dispensant des soins dans une clinique pour les sans-abri. Quelle générosité chez cette jeune génération. Et quelle compagnie désagréable.

«Vous pourriez vous permettre de perdre cinq kilos, dit le médecin. Et de faire un peu plus d'exercice. Je vous recommanderais la marche. Quel métier faites-vous?

- Je suis chauffeur Uber.
- Donc vous passez beaucoup de temps assis.
- Ouais.
- Essayez vraiment de marcher davantage.» Il hoche la tête avec satisfaction. «Pour le reste, vous vous

portez plutôt bien pour un homme de soixante-trois ans. Tous vos examens sont négatifs.»

Il y a un moment de silence puis Jim regarde par la fenêtre et dit « Merde ».

« Non, non, dit le médecin. Négatifs c'est bien. Ça signifie...

– Je sais ce que ça signifie.

– Alors pourquoi...

– Rien ? Pas de tache sur les poumons ? Pas d'artère bouchée ? Pas même de tension élevée ? »

Le médecin le regarde perplexe.

« J'espérais vaguement que vous m'annoncieriez que je n'ai que quelques mois à vivre. » Cette fois le médecin est affolé, alors Jim lui fait un sourire chaleureux. « Vous savez, peut-être me renvoyer chez moi avec un flacon de cachets à prendre d'un coup pour que je m'en aille tranquillement.

– Monsieur Smith, pardonnez-moi mais... vous a-t-on déjà diagnostiqué une dépression ?

– Nan.

– Êtes-vous suivi par un... euh, psychiatre ou un psychologue ? Quelqu'un avec qui vous pourriez parler de ces anxiétés ? » Il feuillette un carnet d'adresses sur son bureau.

« Je n'ai pas d'anxiétés, dit Jim, je vais bien.

– Je vais vous donner le numéro de quelqu'un que vous devriez voir. »

Jim fait un joyeux geste de refus. « Je ne veux voir personne. Je ne suis pas déprimé. Je ne veux pas parler de mon enfance ni rien de ces conneries. »

Le médecin écrit un nom et un numéro de téléphone sur un bout de papier et le lui tend. « Il ne s'agit pas de votre enfance. Il pourra vous prescrire quelque

chose qui vous remonte le moral. Pour que vous voyiez les choses un peu différemment. »

Jim hausse les épaules et prend le papier. « Je ne veux pas voir les choses différemment. Écoutez, mon vieux, tout empire. Je veux dire que tout empire partout où vous regardez. » Il se souvient que le nom de famille du médecin est Greenberg et il ajoute : « Je suis sûr que les Juifs en Allemagne dans les années trente ont commencé à dire que tout allait de plus en plus mal. Qu'auriez-vous fait ? Vous leur auriez prescrit des médicaments ? »

Le médecin fait basculer son fauteuil vers l'avant, pose les coudes sur son bureau, menton dans les mains, et regarde Jim en cachant bien sa panique. Il veut l'aider, Jim le sait, mais il n'a aucune idée de comment s'y prendre. Jim ne veut absolument pas de son aide et commence à s'en vouloir d'avoir soulevé la question. Ce type a fait sa journée de travail, examiné des radios et des analyses de sang, et maintenant Jim le force à sortir de la relation médecin-patient, manifestement la seule dans laquelle il se sent à l'aise.

« Pourquoi... pourquoi avez-vous la sensation que tout va de plus en plus mal ? »

Jim sait que le médecin ne veut pas de cette conversation, qu'il souhaite recevoir le patient suivant, la femme d'une quarantaine d'années pleine de gaîté avec laquelle il a bavardé quelques minutes plus tôt dans la salle d'attente. Ils échangeront des plaisanteries, elle posera des questions normales, ne voudra pas avoir d'artère bouchée et il ne se sentira pas tout bizarre. Mais le médecin a posé une question et Jim répond.

« Quand je suis né il devait peut-être y avoir trois milliards d'habitants sur la planète, dit-il. Aujourd'hui nous

sommes près de huit milliards. Et le chiffre va probablement monter à onze ou douze. La planète ne peut pas gérer ça. Nous sommes trop nombreux. Les océans se vident de poissons, le ciel est plein de fumées et d'acides, l'Amazonie est en flammes. Bordel, la moitié de la Californie flambe chaque année et toute la partie ouest du pays manque d'eau. Regardez l'Asie. Elle n'a plus d'eau parce que les réserves de neige de l'Himalaya ne se reconstituent pas. La Chine, l'Inde, le Pakistan. Leurs fleuves s'assèchent et ce sont tous des puissances nucléaires. Comment croyez-vous que ça va finir ? Et les boulots... des putains de robots peuvent... »

Le médecin lève une main. « Je comprends », dit-il pensivement. Il se caresse le menton. « Vous ne devriez peut-être plus lire autant les nouvelles. »

Jim s'étrangle de rire puis, inquiet d'avoir offensé le médecin, il s'excuse. « Je ne pense pas qu'être informé des problèmes soit le problème, dit-il.

– Dans quel secteur travailliez-vous avant de prendre votre retraite, monsieur Smith ? »

Jim hausse les épaules, il se rend compte que le médecin essaie de passer à un sujet qui le met plus à l'aise. « J'étais contrôleur du trafic aérien.

– Ce doit être stressant », dit le médecin. Sous-entendu, c'est peut-être le stress qui vous a rendu comme ça.

« Ça l'était, parfois. J'ai été viré en 2004. » Sous-entendu, ça fait quinze ans, alors nan.

Il y a un silence de quelques secondes puis Jim sourit et se tape sur les cuisses, signe de décision. « Bon, je ferais bien de retourner travailler. » Il se lève et le médecin, qui essaie de ne pas montrer qu'il est soulagé de le voir partir, l'imite. « Je vais retourner conduire

un véhicule qui vomit du dioxyde de carbone dans l'atmosphère, pour une entreprise qui perd de l'argent sur chaque course. Une façon formidable de passer sa journée, hein, doc? La durabilité. C'est le nouveau mot qui plaît aux gosses.

– Eh bien, que cela vous plaise ou non, dit le médecin dans sa première tentative de faire de l'humour, vous avez une santé de cheval.

– Un cheval un peu trop gros qui a besoin de marcher davantage », répond Jim. Ils gloussent ensemble et le malaise du médecin disparaît quand revient la relation médecin-patient.

« Surtout appelez ce type, le numéro que je vous ai donné, dit le médecin redevenu sérieux.

– Sans faute, docteur. » Jim ouvre la porte de la salle d'attente où l'aimable quadragénaire adresse à tous un sourire optimiste que Jim et le médecin lui rendent, tandis que ce dernier l'invite à passer dans son bureau.

Jim va vers la caisse et paie cash, comme il le fait toujours. Puis il retourne à sa Chevrolet Malibu 2015, fait une boulette avec le bout de papier que lui a donné le médecin et la jette par la fenêtre. Et ensuite il reprend le travail en acceptant des courses.

Quand Jim arrive chez lui il commence à pleuvoir et la lumière baisse, mais les réverbères ne sont pas encore allumés. Maintenant que l'automne est là les arbres qui bordent sa rue de l'ouest de Philadelphie perdent leurs feuilles, et sous la pluie elles deviennent une masse glissante qui recouvre trottoirs et chaussées. Elles vont faire tomber des cyclistes et de temps à autre des piétons, et Jim doit avancer avec précaution jusqu'à la porte de son immeuble.

Il approche de la porte d'entrée quand il s'aperçoit que sa nouvelle voisine est déjà près des boîtes aux lettres et qu'elle le voit arriver. Merde. S'il avait su qu'il allait devoir parler à quelqu'un il aurait été heureux de rester sous la pluie quelques minutes de plus. Il a passé l'après-midi en bavardages creux avec une foule de clients Uber et il pense que ça suffit pour la journée. Il tarde une seconde à ouvrir en faisant semblant de chercher la bonne clé et en laissant à la jeune femme le temps de monter l'escalier, mais elle s'approche et lui ouvre la porte.

« Salut, dit-elle, je suis nouvelle dans l'immeuble. Je viens d'emménager en haut.

– Salut », dit Jim et il lui fait un signe de tête. Il l'a vue emménager il y a quelques jours de sa fenêtre quand elle portait un pantalon de sport gris et un vieux T-shirt bleu, ses cheveux noirs noués en chignon. Il espérait qu'elle serait aussi calme que la femme qu'elle remplaçait, une étudiante timide de troisième cycle qui faisait de son mieux pour toujours éviter que leurs regards se croisent, l'idée que se fait Jim de la voisine idéale. Cet espoir a été ébranlé quand une femme plus âgée, probablement sa mère, est apparue quelques heures plus tard avec un petit garçon qui aime hurler pour n'importe quelle raison et court dans tous les sens dans un état d'agitation permanent. Heureusement, la chambre de l'enfant est au bout de l'appartement, pas contre le sien. Les appartements sont séparés par deux plaques de placoplâtre comme on en faisait autrefois et qui n'absorbent pas le bruit. Si vous rotez, votre voisin l'entend.

Elle sourit, un grand sourire chaleureux, et tend la main. « Je m'appelle Corina. »

Jim la serre, puis il fait semblant d'être très impatient de prendre son courrier. Elle est mieux habillée aujourd'hui, en robe rouge moulante avec un décolleté profond, et un collier en or qui disparaît entre ses seins. Et elle sent bon. Il pense lui dire qu'elle est en beauté mais décide de ne pas le faire. Il a l'impression que tant d'hommes de son âge sont des salauds qu'il doit être super poli pour ne pas passer pour l'un d'eux.

« Jim », dit-il. Il prend son courrier, claque la porte de sa boîte et en commençant à monter les marches il ajoute : « Content de vous connaître.

– Je suis enfermée dehors, dit-elle. Je suis descendue prendre le courrier et la porte s'est refermée derrière moi. » Elle le regarde pleine d'espoir.

Jim s'arrête sur la troisième marche. En quoi cela le concerne-t-il ? Ce serait grossier de le lui demander.

Elle comprend son expression. « Est-ce qu'il y a... je ne sais pas, quelque chose comme un gardien d'immeuble ou quelqu'un avec une clé de secours ?

– Pas de gardien, rien qu'un propriétaire. Seulement quatre appartements, nous nous débrouillons tout seuls, le plus souvent.

– Mince. Eh bien, merci quand même. » Elle soupire et lui tourne le dos.

Dans l'escalier, Jim réfléchit quelques secondes et avant de pouvoir s'en empêcher il dit : « Je peux probablement vous ouvrir. »

Elle se retourne vers lui, l'air moins abattue. Jim se rend compte qu'elle est jeune. Pas encore trente ans ? Grande, jolie, des yeux marron. Elle a un accent populaire, probablement hispanique. Il remarque un tatouage sur son bras droit, juste au-dessus du coude, un symbole chinois quelconque. Autrefois il n'y avait

que les marins et les putes pour se faire tatouer. Maintenant tous les jeunes se couvrent de dessins. « Comment ?

– Ces serrures sont d’assez mauvaise qualité.

– Un moment, de mauvaise qualité ? Qu’est-ce que ça veut dire ? Vous allez casser ma serrure ?

– Non. » Il ouvre la porte de chez lui et lui dit : « Attendez. » Et il lui ferme la porte au nez ; il se demande immédiatement s’il a été grossier. Il l’a été, évidemment. Il aurait dû lui proposer d’entrer. Et puis non, marre de tout ça. Il ne veut pas d’étrangers chez lui. Il va dans la cuisine, sort la boîte à outils sous l’évier et prend le kit de crochetage, puis il revient dans le couloir.

« Qu’est-ce que c’est ? demande-t-elle en voyant le pick dans sa main.

– Il n’y a que des serrures à cinq barillets dans cette maison. Ça ne devrait prendre que quelques secondes. » Il enfle le tendeur dans la serrure, puis le pick, il racle en avant et en arrière et il est surpris que le tendeur tourne presque immédiatement. Il continue de tourner, il y a un déclic, et la porte s’ouvre.

« Waouh, fait-elle, c’est cool. » Puis son visage devient inquiet. « Alors vous pouvez entrer chez moi comme ça vous chante ? »

Il hausse les épaules. « Je suppose que oui. Mais je ne le ferai pas. Je ne suis pas comme ça.

– Vous êtes serrurier ou je ne sais quoi ?

– Ouais. » Donner la réponse qui rend la conversation la plus courte possible.

Elle entre chez elle et reste sur le seuil. « Eh bien, merci encore.

– Pas de problème. » Il sent qu’il ne se montre pas assez amical. Il essaie sans succès de trouver quelque

chose d'aimable à dire. Elle le regarde debout dans le couloir.

« Contente de vous connaître.

– Moi aussi. »

Il rentre chez lui et ferme sa porte doucement pour ne pas avoir l'air de la lui fermer au nez encore une fois.

Bennett, Texas

Madison pose sa bière et se retourne sur son tabouret de bar. Elle regarde Kyle dans les yeux pour voir s'il parle sérieusement. C'est le cas.

« Qui d'autre est au courant ? demande-t-elle.

– Tu es la seule personne à qui je l'ai dit. »

Elle se mord la lèvre et réfléchit. « Ma maman le savait. Elle l'a toujours su. »

Kyle rit. « J'y ai pensé. »

Madison rit aussi, lui prend le bras et se serre contre lui. « Je déteste quand elle a raison. » Elle pose la tête sur son épaule. « Alors je suppose que... ça peut expliquer... »

– Yep. » Il finit sa bière et, d'un geste, en demande deux autres à la barmaid tatouée aux cheveux blonds hérissés.

« ... pourquoi tu n'as pas cherché à me faire perdre ma virginité, finit-elle. Je voulais vraiment que tu le fasses. J'étais tellement amoureuse de toi.

– Je sais. Je voulais être le petit ami parfait. Je t'aimais, tu sais. Sauf que... voilà. »

Elle lâche son bras et fait tourner le tabouret face à sa bière. « Merci de l'avoir dit. »

Il lui sourit. « Désolé d'avoir gâché un an de ta vie. J'ai vraiment l'impression que c'est ce que j'ai fait. »

Elle s'amuse à le pincer. « Ça n'a pas été un gâchis. Vraiment. Surtout ne le vois pas comme ça. On a eu des moments formidables ensemble. »

Il remercie la barmaid qui dépose deux nouvelles bouteilles devant lui. « Cadeau de la maison », dit-elle en indiquant l'uniforme de Kyle.

« Merci. » Il la salue en levant la bouteille vers elle et se retourne vers Madison. « Dans les bars en dehors de la base, lui dit-il à voix basse, tout le monde déteste les militaires, sauf les putes et les vendeurs de voitures. Mais ici tout le monde adore l'uniforme. C'est un changement agréable. Alors qui a été le veinard ?

– Quel veinard ?

– Celui qui t'a finalement dépucelée ?

– Oh mon Dieu. » Elle se prend la figure dans les mains. « Après ton départ à l'armée je me suis vraiment, vraiment ennuyée.

– Vas-y, son nom.

– Chris Dooley.

– Le type du magasin ouvert la nuit ? » Kyle se serre contre elle, taquin. « Pas possible. »

Elle glousse. « En fait, c'est vraiment un type très gentil. On est sorti ensemble disons, un mois. Il jouait toute la journée à des jeux vidéo. Et il allait au magasin. Rien d'autre. Je pense qu'il vit toujours chez ses parents et qu'il travaille toujours dans le même magasin.

– Seigneur. » Kyle prend une gorgée de bière. « C'est lui le père de ton fils ?

– Oh mon Dieu non. Le père c'est Jeff Hicks. Il accompagne des musiciens en tournées. Il a quitté la ville il y a quelques années.

– Il te verse une pension ?

– Pour l'enfant. Nous ne nous sommes jamais mariés. » Madison a un haussement d'épaules résigné. « Le salaud a disparu. Il a cessé de payer il y a trois ans et a quitté le Texas; je n'ai pas de nouvelles depuis. Personne d'ailleurs. Il est peut-être mort, pour ce que j'en sais. » Madison déguste sa bière et se regarde d'un air absent dans la glace derrière le bar, puis elle arrange machinalement ses cheveux. Est-ce que quelqu'un a jamais pu avoir l'air normal dans une glace de bar ? On est généralement à moitié soûl, avachi sur son tabouret, se dit-elle. Elle se redresse.

« Tu es belle, dit Kyle en la voyant se regarder. Comment tu t'en sors ? »

Madison le considère, perplexe, en se réinstallant bien sur son tabouret et elle incline la tête sur le côté. « Kyle, mon vieux, qu'est-ce qui t'arrive, nom d'un chien ?

– Qu'est-ce qui m'arrive ?

– Tu es revenu en ville rien que pour me dire ton terrible secret ? Tu te sens coupable ou quoi ?

– Un peu. Je m'en veux d'être sorti avec toi pendant un an.

– Tu ne savais pas, dit-elle avec un geste d'indifférence.

– Je savais.

– Depuis toujours ?

– Ouais. Je l'ai compris en sixième. »

Elle est stupéfaite. « Vraiment ? Comment ? Tu t'es réveillé un matin et tu t'es dit "hé, je suis gay" ? »

Sa voix est douce, mais il lui lance un bref regard de reproche. Il est tellement habitué à le cacher que rien qu'entendre ce mot le rend hyper-vigilant. Elle a un geste d'excuse.

« Ça ne s'est pas passé comme ça. Tu te souviens de la maman de Bobby White ?

– Avec ses tenues léopard et ses gros nénéés ?

– Exactement. Elle venait avec nous en excursion. Tous les garçons dans le bus parlaient de ses seins, de comme ils étaient super et ce genre de conneries. Et moi, je suppose que ça ne m'intéressait pas. Ils disaient qu'ils voudraient la voir toute nue, et je pensais que je préférerais voir Bobby White tout nu. C'est à peu près tout. Je l'ai su.

– Je vois, dit-elle en regardant sa bière. Ça doit faire bizarre. Et tu ne l'as jamais dit à personne ?

– Personne.

– Ta mère et ton père ?

– Pas question. Tu les connais. »

Elle rit. « Tu le caches bien.

– C'est pour ça. En grandissant avec eux j'ai appris à compartimenter.

– Tu veux dire mentir.

– Je veux dire garder mes vies séparées. » Kyle avale une longue gorgée de bière et Madison se demande s'il a honte.

« Alors je faisais partie de ta vie convenable ? » Ça ne la dérange pas autant qu'elle le pensait. Elle se demande si elle l'a toujours su, au plus profond de son cerveau, là où elle garde des souvenirs de l'enterrement de son père quand elle avait trois ans. Ou de son beau-père quand il est venu dans sa chambre une nuit quand elle en avait treize.

Elle soupire, songeuse. Elle décide qu'elle n'en a jamais eu la moindre idée. Elle pense que sa mère disait toujours que Kyle était gay rien que pour se moquer d'elle. Madison a toujours cru que si Kyle était le seul

garçon de l'équipe de football à ne pas vouloir coucher avec sa petite amie c'était parce qu'il était amoureux fou de Lynette Watkins en secret, et qu'il attendait qu'elle rompe avec son copain pour la larguer elle et sortir avec Lynette. Même quand elle est sortie vierge du lycée, seule de sa classe à sa connaissance, elle ne l'a jamais sérieusement envisagé.

« Désolé. »

Elle lui prend de nouveau le bras. « Je pense que tu es bisexuel.

– Je ne le suis pas, vraiment. »

Elle l'embrasse, et il l'embrasse. « Tu vois !

– Je peux embrasser des femmes. Ça ne me dégoûte pas au point de me donner la nausée ni rien de ce genre. »

Elle éclate de rire et s'écarte de lui. « Eh bien merci. Je suis vraiment contente de ne pas te donner la nausée. »

Ils rient et regardent tous les deux le comptoir. « C'est une sacrée merde », dit-elle. Elle réfléchit un instant, sourcils froncés puis : « Alors... tu as déjà...

– Oui.

– Et... comment ça marche ?

– Seigneur, Maddie, sérieusement ?

– Non, je veux dire, pour trouver d'autres types.

Dans l'armée.

– On ne les trouve pas dans l'armée. On les trouve en dehors. Il y a des endroits. J'en connais un à Seattle, c'est là que je vais d'habitude. Partout où l'armée m'envoie il y a un endroit. Il suffit de garder les yeux ouverts. »

Elle hoche la tête, tout à coup intéressée par l'histoire, mais ensuite elle demande : « Kyle, mon vieux, pourquoi revenir à la maison rien que pour me dire

ça? Tu as simplement besoin que quelqu'un d'autre soit au courant?

– Non. En fait j'ai une question importante à te poser.

– Vas-y. »

Il tripote la capsule de la bouteille. « Tu sais que je pars en Afghanistan dans trois jours.

– Oui. Tu me l'as dit.

– Je me demandais si tu voulais te marier. »

Madison croise les bras sur le comptoir. « Me marier.

– Oui.

– Avec toi.

– Oui.

– Oui, Kyle, c'est exactement ce que je veux. Je veux un mari gay qui part en Afghanistan dans trois jours. » Elle est ahurie par le tour qu'a pris la conversation.

« C'est exactement ce que je dis », confirme Kyle en souriant et en se penchant en avant comme s'il se préparait à un grand discours publicitaire. « Ça serait parfait pour toi.

– De quoi tu parles, bon sang?

– Écoute, Maddie. Je suis dans une unité des Forces spéciales avec une habilitation confidentiel défense. Tu as une idée des avantages que ça me donne? Je peux te faire venir, sans frais, sur la base, t'installer dans ta propre maison, pour que tu n'aies plus besoin de vivre avec ta mère. Tu as droit à tous les soins médicaux pour l'enfant. Les dents, les yeux, tout. Tout gratuit. Et pour toi aussi. Tu n'as pas besoin de faire quatre heures de bus pour aller à Austin chaque fois qu'il a besoin de voir un médecin. Il y a un hôpital sur la base. En plus, tu reçois une rémunération mensuelle, et j'ai un bon salaire. Je t'enverrai de l'argent tous les mois. »

Madison écoute. Elle était sur le point de partir jusqu'à ce qu'il mentionne le trajet jusqu'à Austin. Son fils, Davis, a une maladie d'estomac que personne n'a été capable de diagnostiquer, et elle a besoin d'aller régulièrement à l'hôpital.

Le voir vomir dans le bus est devenu son cauchemar mensuel.

«Et surtout, ajoute-t-il, tu auras des amies. Il y a beaucoup de femmes de soldats sur la base. Tu peux recommencer à sortir, t'amuser.» Il fait un grand geste pour montrer le bar avec son drapeau confédéré brûlé par les cigarettes, sa vieille table de billard que personne n'a jamais utilisée et le juke-box qui propose les mêmes morceaux depuis 2005. «Madison, tu peux quitter cet endroit merdique!» Il lui touche le bras. «Quand je t'ai vue entrer tout à l'heure tu avais l'air si triste.»

Elle soupire, finit sa bière et lève la main pour en demander une autre. «C'est parce que tu te sens coupable ou quoi? Ça n'est vraiment pas si grave.

– Non. Ça n'est pas ça.

– Quoi alors?»

Les yeux de Kyle s'agrandissent. Une expression qu'elle se rappelle avoir vue chaque fois que quelque chose le passionnait. Au lycée il adorait apprendre des choses. Astronomie, sports, n'importe quoi. Kyle lisait des livres. Il la gardait au téléphone en lui parlant d'étoiles et de planètes pendant qu'elle jouait avec son chat en attendant qu'il finisse. Elle se demande s'il est le type le plus intelligent qu'elle a fréquenté. Probablement. La compétition n'était pas rude.

«Je veux faire carrière dans la politique, dit-il. Entrer à l'université via l'armée, puis utiliser mon

habilitation confidentiel défense pour me faire transférer au Département d'État. Ensuite je veux un poste dans une ambassade et gravir les échelons jusqu'à devenir ambassadeur. Je me suis renseigné. Je prends déjà des cours de russe et de chinois.

– C'est super, Kyle. Quel rapport avec le mariage ?

– Les célibataires n'ont jamais de promotions. Le mariage est un signe de stabilité que l'armée apprécie. Et combien d'ambassadeurs gays crois-tu que nous avons ? Si j'ai une femme et un enfant sur la base, personne ne pose de questions et le chemin de ma carrière est tout tracé. »

Il hoche vigoureusement la tête pour montrer qu'il a fini de présenter son cas. Encore une caractéristique dont elle se souvient.

Elle pose les coudes sur le comptoir et met la tête dans ses mains. « Waouh. Chiennne de vie. » Elle remarque que Kyle fait le même geste, comme s'il s'excusait d'avoir posé cette question. « J'ai toujours imaginé que si jamais quelqu'un me demandait en mariage il s'agenouillerait sur une plage quelque part. »

Kyle rit. « Je suppose que ma façon n'est pas la plus romantique. Mais je peux t'emmener à Paris, à Rome, n'importe où. Tu peux voir le monde. Comment penses-tu partir d'ici un jour si ce n'est pas comme ça ?

– En te servant de couverture. Davis et moi, la famille toute prête ?

– C'est à peu près ça. »

On peut dire ce qu'on voudra de Kyle, il ne raconte pas de salades, pense-t-elle. Voir le monde. Elle vient de passer trois semaines à économiser pour emmener Davis au zoo. Il est fou de joie à l'idée de voir les

kangourous. Elle se mord la lèvre et demande : « En Australie ? »

– Tu veux aller en Australie ? » Son visage s'éclaire quand il se rend compte qu'au moins elle prend sa proposition en considération.

« Je t'emmènerai en Australie.

– Je dois en parler à ma mère. »

Il la serre dans ses bras et elle résiste, au début, parce qu'elle n'a pas encore vraiment donné son accord, mais ensuite elle se rappelle comme c'était agréable et elle fond.

« Tu pourras coucher à droite et à gauche autant que tu voudras, dit-il. Mais pas avec des types de la base. Il faudra aller en ville pour en rencontrer.

– Je ne veux pas rencontrer d'hommes.

– Je dis seulement, pas sur la base. » Il a un grand sourire. « Être marié à une pute est pire pour ta carrière que d'être célibataire. »

Quand Madison entre dans le living, sa mère coupe le son de la télé, chose qu'elle fait rarement. Elle est en chemise de nuit, sa mauvaise jambe posée sur une caisse qui a remplacé depuis longtemps l'ottomane râpée. Elle demande : « Comment va ce vieux Kyle Boggs ? »

Madison pose son sac et va à la cuisine. « Tu veux du thé ? »

– Non, je viens d'en prendre. »

Madison met la bouilloire en route et revient dans le living. « Kyle Boggs veut m'épouser.

— Kyle ? Vraiment ? Après tout ce temps ? » Sa mère paraît ravie et Madison se demande si elle lui racontera un jour toute l'histoire.

« Oui.

– Tu sais que j’ai toujours pensé que c’était un drôle de garçon, Maddie.

– Oui, je sais. Tu l’as dit au moins huit cents fois. »
Madison soupire en ôtant ses talons hauts qu’elle laisse tomber par terre. Elle s’aperçoit qu’elle n’aura jamais besoin de le dire à sa mère parce qu’elle est déjà au courant. Bien entendu, elle ne sait pas que ç’a été exposé aussi explicitement, mais elle comprend l’idée générale. Sa mère est une coiffeuse de cinquante-huit ans qui a pris sa retraite il y a trois ans parce qu’elle avait des caillots dans les jambes, mais elle comprend comment le monde fonctionne.

« Il est toujours dans l’armée ?

– Oui.

– Tu serais logée sur la base ? Assurance médicale complète ? Pour Davis aussi ?

– Oui. »

Sa mère hausse les épaules avec un sourire triste.
« Ç’a toujours été un gentil garçon. Ce sera bien. Fais-le pour le petit. »

Kor Bagh, Afghanistan

Grolsch ôte le capuchon de protection et regarde de nouveau dans la lunette. Il y a maintenant assez de lumière pour voir le village, si on peut l’appeler comme ça. Cinq maisons de pierre, une espèce de grange, et un rectangle boueux marqué pour des matchs de foot. Le terrain de foot est probablement le seul espace plat à des kilomètres alentour. Deux poteaux de bois fendus tiennent lieu de cage de but à chaque extrémité, et si

le ballon les dépasse il roulera à flanc de montagne. Une centaine de mètres de barbelés ont été enroulés le long du bord pour éviter ça. C'est difficile de mourir en jouant au foot, se dit Grolsch, mais les Afghans ont trouvé le moyen de le rendre possible.

Des chèvres et des poulets courent dans le village mais il n'y a encore personne. Il fait le point et sa respiration voile le viseur.

Dawes se tortille derrière lui et se place à quelques pas à sa gauche. « Comment ça se présente ?

– Personne n'est encore levé », dit Grolsch.

Dawes bâille. « J'aime bien cette brume au-dessus des montagnes. Ce pays est joli le matin.

– Ce pays est merdique vingt-quatre heures sur vingt-quatre », dit Grolsch sans lâcher la lunette de visée.

Dawes rit et regarde le village avec son monoculaire. Il roule légèrement pour pouvoir fermer son blouson jusqu'au cou. « Il fait frisquet, dit-il. Et il va probablement pleuvoir aussi, bientôt. Ils ne vont pas jouer au foot sous la pluie.

– C'est ce qui m'inquiète. »

Ils regardent encore quelques instants et une femme en burka noire sort de la maison la plus proche d'eux. Elle descend la montagne en courant et va s'accroupir à une centaine de pas, elle soulève les lourds plis de la burka. Quelques secondes plus tard elle se relève et rentre chez elle en courant.

« C'est dingue, dit Grolsch. Ils ont la wi-fi par satellite dans cette maison. Probablement aussi une demi-douzaine de tablettes. Un générateur solaire pour les faire marcher. Mais ils n'ont pas l'eau courante et pissent dehors.

– Chut! » Dawes met un doigt sur sa bouche. Derrière eux, loin en contrebas, ils entendent une chèvre bêler. Puis une autre. « Merde. » Dawes retourne en rampant vers l'entrée de la grotte où ils ont dormi, puis il se met à quatre pattes et s'approche un peu du bord de la corniche. Il regarde en bas et voit un chevrier et quatre chèvres au fond de la vallée, entre eux et le village.

« Chevrier. Quatre chèvres. On devrait retourner dans la grotte, dit Dawes. Jusqu'à ce qu'il s'éloigne.

– Il ne nous verra pas, dit Grolsch.

— Il verra notre haleine. »

Grolsch prend le col de son blouson et le remonte au-dessus de sa figure en disant: « Respire dans ton blouson. » Dawes en fait autant et ils regardent le chevrier marcher au-dessous d'eux à moins de cent pas. Les chèvres inquiètent davantage Grolsch que l'homme. L'homme sait où il veut aller et reste sur un chemin précis, en parlant tout seul, probablement en priant. Les chèvres, elles, vagabondent, reniflent et regardent ici et là en bêlant.

Elles le suivent et ils disparaissent. Les deux hommes soufflent et redescendent leur blouson.

« Les animaux ne regardent jamais en haut, dit Grolsch. Tu as remarqué? »

Dawes ne répond pas. Il observe de nouveau le village au monoculaire. Rien. Il tire une poignée de barres de Granola de sa poche de poitrine et en tend une à Grolsch. « Petit déjeuner.

– Merci. » Grolsch prend la barre.

Une gouttelette de pluie tombe sur sa main. Il lève les yeux et une autre lui tombe sur le menton.

« Il commence à pleuvoir, dit Dawes. Qu'est-ce que tu veux faire? »

– Je ne peux pas tirer sous la pluie. » Grolsch remet le cache de protection de la lunette de visée et tire une housse de camouflage imperméable de sa poche arrière. Il la déploie et en recouvre précautionneusement le M-107. La pluie commence à forcir et produit des craquements chaque fois qu'une goutte frappe le plastique. « Viens. Mettons-nous à l'abri et fumons une cigarette. »

La grotte est étroite, à peine assez grande pour qu'ils y dorment à deux, mais assez haute pour qu'ils restent debout à l'entrée. Dawes fouille dans son paquetage et trouve ses cigarettes, il en extrait deux du paquet et en tend une à Grolsch. Dawes regarde dehors, et Grolsch rit.

« Il n'y a personne, dit-il en allumant sa cigarette. Recrache seulement la fumée vers l'intérieur. »

Ils fument quelques instants en regardant la pluie.

« Je me demande où allait ce chevrier, dit Dawes. Il n'y a rien par ici sur soixante-cinq kilomètres. »

– Assad Abâd est à peu près à soixante-cinq kilomètres. Il va probablement marcher toute la journée pour vendre ses chèvres demain au marché.

– C'est dingue, hein ? Je n'arrive pas à imaginer vivre comme ça.

– Il joue sans doute à des jeux vidéo sur son smartphone quand il s'arrête pour déjeuner », dit Grolsch et ils rient tous les deux.

La pluie se transforme en chantonnement qui résonne puis commence à faiblir. En tombant des rochers au-dessus de la caverne elle forme une petite chute d'eau et Dawes en recueille dans sa main pour en boire quelques gorgées. Puis il se tourne vers Grolsch et dit : « Nous allons tuer ce type devant ses enfants. »

– Ouais. Il ne sortira que pour jouer au foot. Il faut le buter dès que tu le verras.

– C'est quand même un peu la merde, dit Dawes. Il paraît qu'on ne fait que créer un terroriste de plus. Tu en supprimes un, son gosse voit la cervelle de son papa explosée, et il prend sa place. Et s'il a un tas d'enfants, alors tu en as fabriqué encore plus.»

Grolsch ronchonne. «Regarde ce putain de village. Ce gosse vit dans cette baraque de pierre avec son dingue de père terroriste. Tu crois que ce père l'élève pour en faire un modéré?»

Comme Dawes se contente de fumer en regardant autour de lui, Grolsch continue. «C'est déjà un terroriste, mon vieux. Je m'en fous qu'il ait huit ou neuf ans, son cerveau est déjà empoisonné par ces conneries. Si j'en avais l'ordre, je le descendrais aussi. Avec le reste de sa putain de famille. Et ensuite j'irais au Pizza Hut de la base me prendre une grande pizza pepperoni bien dorée.» Il lâche un grand nuage de fumée sous la pluie et le regarde. «J'adore la pizza croustillante. Et je la mangerais sans jamais repenser à ces salauds de hadjis.»

Il s'assoit sur un rocher et remarque qu'il est étonnamment confortable. Dawes regarde par terre sans dire un mot.

«Dawes, tu as lu son dossier, mon vieux. Le type a fait sauter une voiture piégée à Kaboul. Il a tué quarante personnes, toutes afghanes. Tu crois qu'il s'en est soucié de tuer des gens devant leurs gosses? Merde, beaucoup de victimes étaient des gosses. Si ça dépendait de moi, je prendrais un drone pour lancer un missile en plein milieu de ce petit village et le réduire en cendres.» Grolsch écrase sa cigarette sur

la pierre puis, par habitude, il recouvre le mégot de terre. Il ajoute gaîment: « Mais nous ne sommes plus autorisés à faire ça.

– Tu as raison », dit Dawes. Il enterre son mégot comme lui. « Absolument raison. » Puis il s'assoit aussi et ils regardent tranquillement tomber la pluie.

La caverne est froide et humide, et au bout d'une heure environ ils sortent leur couverture de camouflage, s'enveloppent dedans et font les cent pas en essayant de ne pas frissonner.

« Je tuerais pour un café, dit Dawes en tapant des pieds.

– Prends des pilules de caféine.

– C'est pas pareil. » Il serre davantage la couverture autour de lui. « Hé, j'ai rencontré le nouveau. Juste avant notre départ. Il était dans le bureau avec le capitaine Sullivan.

– Il est comment ?

– Jeune. Je dirais vingt-cinq ans. Mais il a bourlingué. Deux fois en Irak, et il est depuis deux ans dans les Opérations spéciales. Sympathique. Il vient du Texas.

– Ah oui ? Il s'appelle comment ?

– Kyle Boggs. Il a un accent texan à couper au couteau. Il sort d'une petite ville au milieu de nulle part. Il vient de se marier avec son amour de lycée. Il sera probablement ton nouveau guetteur quand je rentrerai chez moi.

– Je ne veux pas devoir m'habituer à un autre guetteur. Pourquoi tu ne leur dis pas que tu veux rester un an de plus ? »

Dawes rit. « Ma femme et mes enfants adoreraient ça. »

Ils fument de nouveau et enterrent leur mégot. Ils savent que ça n'a aucune importance. Quand les hadjis monteront ici, lorsque tout sera fini, pour chercher où les Américains avaient installé leur arme, ils trouveront les mégots en deux secondes.

«Le capitaine Sullivan a de vrais seins ou ils sont faux?»

– Qu'est-ce qui te fait croire que je le sais?

— Oh, ça va.

– Je ne sais pas de quoi tu parles», dit Grolsch avec un sourire. Une minute plus tard il dit : «Ils sont vrais. »

Dawes rit et se tape sur la cuisse. «Je le savais! Ça dure depuis combien de temps?»

– À peu près deux semaines.

– Elle est chaude. Mais c'est un officier. Soyez prudents.

– Oh, on l'est. Chaque fois qu'on baise c'est comme un thriller de la guerre froide, toutes les foutues précautions qu'on doit prendre... »

Dawes rit. Ils remarquent que la pluie a cessé. Ils se regardent.

«Voyons si c'est l'heure du foot. »

Le dossier fourni par S-2 dit que la cible ne sort presque jamais de chez elle, sauf pour le match de foot hebdomadaire. Grolsch se demande d'où est venue cette info. Un drone? Un villageois collabo à notre solde? Ils campent dans la caverne depuis déjà six jours et il n'y a eu ni sorties ni matchs de foot. Soit c'est aujourd'hui le grand jour soit les services du renseignement ont été défaillants. Grolsch a l'impression que Dawes a besoin que tout ça se termine.

Avant même qu'il enlève le capuchon de la lunette de visée Dawes dit : « Il y a du mouvement. »

Grolsch fait le point et scrute le village. Deux hommes, l'un en robe marron et l'autre en noir, se tiennent sur la surface plane du terrain et regardent le sol. Ils portent des calottes noires et sont enveloppés dans leur robe comme s'ils avaient froid. L'un d'eux appuie les pieds dans le sol en regardant l'autre.

« Ils testent le sol pour voir si on peut jouer dessus », dit Dawes. Il y a de l'excitation dans sa voix et Grolsch ressent la même poussée d'adrénaline.

« Le type en marron. C'est lui la cible.

– Tu crois ? » Dawes sort son téléphone de sa poche, regarde quelques photos puis dans le monoculaire...
« Il lui ressemble.

– C'est lui.

– Il a son nez. Tu as raison. C'est lui. Jette un œil. »

Grolsch met son œil dans le viseur. « Contact. Robe Marron.

– Robe Marron, contact. Cible en cours d'ajustement. »

Grolsch souffle en réglant du bout des doigts la bague de sa lunette de visée pour obtenir les chiffres. « Un point sept. » Il respire, expire.

« Vérifier niveau, dit Dawes.

– Nom de Dieu. » Robe Marron a remué et traverse rapidement le terrain de foot en accueillant de nouveaux venus. Deux autres hommes sont arrivés de derrière la grange et un petit garçon est sorti de la maison de Robe Marron.

« Je ne peux pas tirer à cette distance s'il n'arrête pas de bouger pendant au moins cinq secondes, dit Grolsch.

– Il sera peut-être gardien de but. Ils ne bougent pas beaucoup. » Ils se taisent quelques secondes, puis Grolsch rit, ce qui dissipe la tension. Ils savent que c'est un rire qu'ils ne pourraient jamais partager avec personne, car personne chez eux ne comprendrait en quoi c'est drôle. Grolsch se rappelle que la dernière fois qu'il était à la maison il a essayé d'expliquer des trucs drôles à sa femme et qu'elle l'a seulement regardé, sans expression, et sans dire un mot.

« Jette un œil », dit Dawes.

Grolsch met son œil dans le viseur. « Contact. Robe Marron.

– Contact. »

Ça peut durer des heures, ils le savent. Un tir parfaitement ajusté et pouf, il est éliminé du tableau juste avant qu'on entende la détonation.

À ce stade, huit ou neuf hommes et jeunes garçons sont rassemblés sur le terrain, et Dawes et Grolsch les observent circuler et bavarder. Un ballon de foot fait son apparition et les gamins jouent avec pendant que les hommes quittent le terrain. Robe Marron dit quelque chose à un des hommes et retourne chez lui.

« Merde, dit Grolsch.

– Non. Le revoilà. » Robe Marron sort de chez lui et ils le voient mettre un sifflet entre ses lèvres et souffler fort. Quelques secondes plus tard le son leur parvient à travers la vallée.

« On dirait que c'est l'arbitre, dit Dawes.

– Je ne regarde pas le foot. Les arbitres bougent beaucoup ?

– Ouais.

– Merde. »

Ils regardent Robe Marron rassembler les joueurs autour de lui, il dit quelque chose et tout le monde se met en rang. Robe Marron se tourne face à la lunette et Grolsch croit une seconde qu'il le regarde.

« Merde », dit Dawes qui a la même impression.

Tous les joueurs se retournent maintenant et les regardent directement.

« Bordel, dit Grolsch, ils peuvent nous voir ?

– Impossible. Impossible, nous sommes à plus d'un kilomètre d'eux. »

Robe Marron tombe à genoux, et Grolsch dit avec un soupir de soulagement : « Ils sont seulement face à l'Est. Ils prient. »

Tout le monde sur le terrain tombe à genoux.

« Maintenant, maintenant, maintenant, dit Grolsch.

– Jette un œil.

– Contact, Robe Marron.

– Robe Marron, contact. Cible en cours d'ajustement. »

Grolsch règle sa lunette. « Un point sept. » Il attend que Dawes l'enregistre dans l'ordinateur.

« Vérifier niveau, dit Dawes. Relèvement de la visée, trois point huit.

– Prêt. » Grolsch commence la respiration, longue expiration, longue inspiration. Expiration. Retenir. Robe Marron est à genoux, sa tête se relève et s'abaisse comme s'il s'amusa à embrasser le sol. Allons, allons, allons. Donne-moi la putain de mesure du vent. Le type va se relever.

« Vent de gauche un point quatre. »

BANG.

Une vaporisation verticale de brume rose jaillit directement derrière Robe Marron qui tombe sur le

côté. La boue éclabousse les autres joueurs, soulevée par la balle qui a frappé le sol derrière lui après avoir traversé son corps.

« Cible atteinte, dit Grolsch.

– Confirmé, dit Dawes.

– Appelle l'hélico. Tirons-nous de ce merdier.»

Il a déjà levé le M-107 et replié le bipied. Il bondit et court à la caverne. Il empoigne les deux paquetages, en met un sur chaque épaule et sort en titubant. Dawes l'attend debout, mais il regarde toujours le village au monoculaire.

« Temps d'arrivée estimé dix minutes », dit Dawes en prenant son paquetage à Grolsch et en fourrant la radio dans sa poche. Il le met sur ses épaules et se retourne vers le village.

Tandis que Grolsch hisse le M-107 sur son dos, la bouche du canon encore fumante, Dawes dit : « Et merde.

– Quoi ?

– Ils ont un mortier, mon vieux. » Il lui tend le monoculaire. Grolsch peut voir le corps de Robe Marron étendu immobile au milieu du terrain, des hommes courent dans tous les sens. Deux s'agenouillent et installent la plaque du mortier juste à côté du corps, puis deux autres arrivent en portant un canon. Deux autres portent des obus.

« C'est un vieux mortier russe, dit Grolsch. Je vois une étoile rouge dessus. Il devait être tout ce temps dans la grange.

– Ils savent où nous sommes, vieux. Foutons le camp. » Dawes commence à grimper sur les rochers et Grolsch le suit. La grimpe est plus abrupte que dans son souvenir. Il y a une semaine qu'ils sont descendus et ont trouvé la caverne.

Un bruit éclate comme si le ciel s'ouvrait en deux au-dessus d'eux, et le flanc de la montagne tremble. Des grosses et des petites pierres pleuvent sur eux. L'une d'elles frappe Grolsch à la main et il pousse un juron.

Un autre obus s'écrase sur la montagne et Grolsch sent un tiraillement sur son paquetage comme s'il avait pris du shrapnel. « Merde ! Continue ! Continue ! » Il voit que Dawes est déjà près du sommet. Dès qu'ils seront de l'autre côté les hadjis ne pourront plus les voir. Un troisième obus s'écrase juste au-dessous de la caverne, là où ils avaient installé le fusil. Grolsch regarde en bas et voit s'effondrer la corniche sur laquelle il a passé la semaine. Ces hadjis savent se servir de camelote russe rouillée.

Un autre obus. Et un autre. Puis quelques secondes de calme. Grolsch bondit sur ses pieds et grimpe plus haut, en glissant sur chaque pierre. Il se dit que Dawes doit avoir déjà franchi le sommet. Dawes se laisse glisser de l'autre côté. Il est à genoux sur son paquetage, haletant.

« OK ? »

– Ouais. Toi ?

– Ouais. Je me suis bousillé la main. » Il se relève. « Viens, ils ne peuvent plus nous voir et nous ne sommes plus qu'à cinq cents mètres de la zone d'atterrissage. »

Un autre obus s'écrase à une dizaine de mètres. Dawes est renversé sur le dos, comme une tortue, son paquetage rend tout mouvement difficile. Grolsch vient l'aider à se relever.

Dawes lève un doigt. « Il y a un drone. Regarde. »

Grolsch regarde en l'air. C'est un petit drone caméra, un jouet d'enfant, un rectangle de moins de

trente centimètres de long avec un rotor à chaque coin. Pas un vrai drone lanceur de missile Hellfire comme ceux que nous utilisons, pense-t-il. C'est un drone contrôlé à distance par les hadjis du village. Il vole juste au-dessus d'eux et repère les effets du mortier. Grolsch se débarrasse vite de son paquetage et sort son pistolet Glock. Quand il le pointe sur le drone, la minuscule machine s'envole vers la gauche, puis elle revient vite à droite. Ils me voient, pense-t-il. Ils me voient pointer mon arme. Ils voient nos gueules.

Un autre obus déchire le ciel et Grolsch se jette à terre. Puis le calme revient.

« Vas-y ! Vas-y ! Vas-y ! » crie Grolsch en continuant de grimper, puis il trouve un terrain plat. Il lève les yeux. Le drone est toujours au-dessus de lui, peut-être à neuf mètres. Il pointe le pistolet en l'air et le drone s'envole vers la gauche, puis revient aussitôt à droite. Impossible de l'atteindre. Grolsch se retourne et remarque qu'il est seul.

« Dawes ? » Il escalade un gros rocher et regarde autour de lui. À quelques pas il aperçoit le haut du paquetage de Dawes. Pris de peur il crie : « Merde ! » Il saute du rocher et court vers le paquetage.

Dawes est coincé entre deux rochers, couvert de sang. Grolsch tend le bras et essaie de le tirer, mais il lui suffit de hisser à peine Dawes pour voir qu'il lui manque la moitié du cou. Un autre obus s'écrase, tellement près qu'il arrose Grolsch de pierres. Il jure de toutes ses forces. Il lève la tête et voit le drone juste au-dessus de lui. Ils l'observent sur une tablette au village, en fêtant probablement la mort d'un des Américains. Il lève son pistolet et tire au hasard en criant, mais le drone continue de sautiller d'un côté à l'autre.

Il ne peut pas laisser Dawes. Mais il ne peut pas non plus laisser son paquetage. Il contient l'ordinateur balistique. Et il ne peut absolument pas abandonner le M-107. Pas question de faire cadeau d'un fusil de sniper haute technologie. Merde, que faire? Hors de question de les laisser monter ici et prendre le corps de Dawes, mais impossible de le cacher parce que ce satané drone le surveille. Réfléchis. RÉFLÉCHIS!

L'ordinateur balistique. Dawes le garde dans sa poche droite fermée au Velcro. Grolsch glisse le bras entre les rochers et tâtonne sur le côté droit de Dawes. Trouvé. Il arrache le Velcro et sort l'ordinateur. Dawes remue. Grolsch recule, comme s'il s'était électrocuté. Dawes essaie de se lever et produit un son animal. Puis il glisse de nouveau et sa tête retombe en avant dans la poussière.

Encore un autre obus, celui-ci à moins de dix mètres. Encore une pluie de pierres. La prochaine sera juste au-dessus de sa tête. Dans dix secondes peut-être. Il met l'ordinateur balistique dans la poche de sa jambe de pantalon, tire une balle dans la nuque de Dawes, empoigne le M-107 et court vers la zone d'atterrissage.

Le sol ici ressemble à du gravier, pas génial mais au moins c'est plat. Il court une centaine de mètres et s'aperçoit qu'il entend ses pas et sa respiration. Les tirs d'obus ont cessé. Soit il est maintenant hors de portée, soit ils ont épuisé leurs munitions. Ils empoignent sûrement leurs AK47 pour le poursuivre maintenant, comme des justiciers dans un vieux western. Il lève la tête pour voir si le drone est toujours là. Oui. Ils savent exactement où il est.

Il guette le bruit de l'hélicoptère, mais les tirs ont cessé et la vallée est silencieuse. Il marche jusqu'à

l'extrémité du petit plateau et regarde la vallée au-dessous.

Silence absolu. Il s'assoit au bord de la zone d'atterrissage, sort son Glock et le regarde. Sa main est en sang et gonflée comme un ballon. Si les hadjis arrivent avant l'hélico il devra utiliser sa dernière balle pour lui-même. Il pose le pistolet sur sa cuisse et attend tranquillement. On n'entend que le vent.

De toute façon, Dawes allait mourir. Il ne pouvait rien faire d'autre. Il ne pouvait pas l'abandonner au hasard. Il ne pouvait pas laisser ces bêtes sauvages le prendre vivant. Ils font des choses horribles aux prisonniers.

Il entend la voix des villageois qui grimpent la colline devant la caverne. Plus que quelques minutes à présent. Trois ou quatre peut-être. Le bruit porte loin par ici.

TCHOUF TCHOUF TCHOUF. Grolsch entend la lourde basse des rotors de l'hélicoptère. Un Blackhawk. Il entend de l'autre côté de la montagne les cris excités des hadjis qui entendent aussi l'hélico. Ils se rapprochent plus vite de lui maintenant. Grolsch lève la tête et voit le drone immobile au-dessus de lui. Il est trop éreinté pour lever encore son pistolet.

De la fumée. Il a besoin de la grenade pour alerter l'hélico. Tout l'équipement est dans le paquetage, à côté du corps de Dawes, et probablement en miettes. Merde. Il n'aura qu'à faire des signes. Le Blackhawk traverse rapidement la vallée et vient droit sur lui. Grolsch se lève et lui fait signe.

Le pilote le voit aussitôt. Le Blackhawk le dépasse, fait demi-tour et se pose sur le plateau. Grolsch met son M-107 sur son épaule et court tout courbé vers l'hélico. L'équipier du pilote l'agrippe et le hisse à l'intérieur.

« Où est l'autre gars ? crie-t-il.

– Mort. »

L'équipier fait signe au pilote et l'hélicoptère s'élève en projetant Grolsch contre des filets et du matériel de premier secours. Il détache le M-107 et le pose sur ses cuisses.

L'équipier demande : « Tu es blessé ? Tu as beaucoup de sang sur toi.

– C'est pas le mien. »

Grolsch souffle et regarde par la porte tandis que l'hélicoptère survole le village. Le terrain de foot est désert. Le corps de Robe Marron a disparu, le mortier est retourné dans la cachette. De cette hauteur le village paraît paisible. Une femme seule est debout au bord de la corniche, près des barbelés, les yeux levés vers l'hélicoptère. Elle le menace du poing.

Ils longent la vallée pendant quelques minutes, passent devant des torrents de montagne, remontent dans les nuages, redescendent jusqu'à ce qu'une route soit visible. Grolsch aperçoit quelque chose qui remue sur la route et il plisse les yeux pour mieux le distinguer. C'est le chevrier, avec ses quatre chèvres, en route vers le marché d'Assad Abâd.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de ce livre,
d'une bourse d'écriture de la Maison de la poésie
dans le cadre d'une résidence soutenue par la Ville de Paris.

Titre original: *Parallax*

© Éditions Liana Levi, 2021
© 2021, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch
Photo : © Jill_InspiredByDesign/GettyImages

Cette édition électronique du livre *Un voisin trop discret* de Iain Levison
a été réalisée en février 2022 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-0546-1)

ISBN ePDF: 979-10-349-0548-5